

La lutte contre les « fake news » n'est, pour le bibliothécaire, qu'une autre forme de formation à l'évaluation de l'information.

Les bibliothécaires sont-ils des acteurs légitimes dans la lutte contre les fake news ?



Rendue possible par le mensonge savamment distillé aux électeurs selon leur comportement en ligne, la Présidence Trump aura eu pour seul avantage de faire avancer considérablement la recherche en sciences de l'information et les bibliothèques sur l'enseignement de l'évaluation de l'information aux États-Unis. Dans la profusion de textes écrits après novembre 2016, tous s'accordent sur l'idée que les *fake news* sont un « mal du siècle » contre lequel les bibliothécaires ont vocation à s'engager.

Sur ce point, si la question des moyens se pose, ce n'est pas le cas de la légitimité en tant que bibliothécaire à intervenir dans ce champ. Comment, en effet, ne pas voir des deux côtés de l'Atlantique la question des *fake news* comme un prolongement de celle de « l'évaluation de l'information » qui apparaît

depuis les années 90 dans le *corpus* des enseignements délivrés par les formateurs en bibliothèque. Le sésame « fake news » permet donc de donner un nouveau lustre à ces apprentissages, même si l'objet a un peu changé au passage. À l'origine, en effet, les efforts se focalisaient sur la notion d'autorité et la spécificité du texte scientifique - ou comment permettre aux étudiants de mieux le distinguer d'une information vulgarisée. Dans un premier temps, il a fallu persuader l'université que la légitimité fondée sur une abondance de sources valides pouvait valoir celle d'un auteur reconnu dans sa discipline. Restaurer l'image de Wikipédia en l'abordant dans nos cours est assurément utile, puisque grâce à la communauté qui la maintient (dont celle des bibliothécaires avec #1Lib1Ref), l'encyclopédie s'est révélée moins perméable aux fausses informations que les réseaux sociaux où le public va de plus en plus s'informer.

Désormais, les bibliothécaires sont conduits à traiter également la manière dont la science, vraie ou fausse, est véhiculée sur ces mêmes réseaux. La « science comme conversation¹ » implique aussi d'aborder les prolongements de celle-ci sur Twitter ou les pages Discussion de Wikipédia.

SOURCER À PARTIR DU WEB : NOUVELLES COMPÉTENCES À INTÉGRER DANS LE CORPUS

Les référentiels qui encadrent les activités de formateur (ACRL, ADBU) définissent des *compétences* (« knowledge practice ») et des *habitus* (« dispositions »²). Au rang des premières, on peut trouver certaines méthodes empruntées au journalisme, par exemple le fait de mesurer davantage la fiabilité d'un site à ce qu'en disent d'autres sites connus plutôt qu'à un *design* académique facile à contrefaire ou à une page de présentation simple à « bidonner ». Dans le même ordre d'idée, la recherche inverse d'images avec TinEye³ permet de trouver les premières publications d'une photo, jusque dans les silos d'Internet Archive⁴, et de retrouver son contexte initial. Une photo peut d'ailleurs être soumise à une



investigation technique de premier niveau relative à son degré de compression plus ou moins homogène, ou bien aux métadonnées qui lui sont associées et qu'un outil comme exif viewer⁵ permet de retrouver. Si les exifs⁶ ont disparu, on peut insister aussi sur la lecture de l'image elle-même, qui donne des informations sur sa date et sa localisation. Ceci ne doit pas faire oublier que les bibliothécaires « engagés sur le front des *fake news* » ne le sont pas en première ligne, car ils ne fournissent pas le travail de *Snopes* ou de *Checknews*, comme le rappelle un article intitulé « Pourquoi les bibliothécaires ne peuvent pas combattre les *fake news* »⁷. En revanche, en tant que médiateurs, ils font connaître ces travaux et apprennent aux étudiants à les trouver.

Pour autant, quand des opportunités se présentent, pourquoi ne pas pousser la logique jusqu'à nouer des partenariats qui permettront la réalisation en bibliothèque de défis comme ceux que l'on trouve sur Quiztime⁸, un compte spécialisé dans le domaine de la recherche en *open source*⁹. On peut se former à ces outils et à ces méthodes, seul ou au contact de journalistes et d'associations, et y trouver beaucoup de plaisir tant est vaste le champ d'application et abondants les outils à disposition. Ces techniques élaborées ne doivent toutefois pas faire oublier toutes les minuscules compétences qui peuvent réduire le temps consacré à la vérification, mais qui restent pourtant largement méconnues du public. À titre d'exemple et de façon surprenante, nombreux sont les étudiants qui ignorent que le Control F ne s'applique pas seulement aux documents word, mais permet aussi de « lire » en ligne rapidement un texte scientifique pour vérifier que le tweet qui le cite n'en déforme pas le sens¹⁰.

INTÉGRER LES BIAIS COGNITIFS DANS LES FORMATIONS

Cependant, ces enseignements n'abordent qu'une petite partie de la question. En effet, le problème de la désinformation n'est-il pas avant tout que nous préférons lire de l'information qui confirme notre point de vue, que nous réservons nos techniques de vérification à des sources qui contredisent nos préjugés, que nous puisons dans nos ressources intellectuelles la rhétorique nécessaire pour disqualifier ces dernières (et sur certains sujets politiques les moins diplômés sont souvent les plus proches de la vérité) et finalement que nous laissons des algorithmes décider en fonction de nos habitudes ce que nous verrons dans la journée ou pas ? Nous – bibliothécaires inclus – ne le faisons pas parce que nous sommes paresseux, mais parce que nous sommes humains et soumis à un rythme de vie qui nous enjoint d'utiliser des raccourcis de pensée (autrement dit des biais). Ces biais nous aident, mais peuvent aussi servir à d'autres pour nous égarer. L'un des *habitus* mentionnés plus haut consiste

justement à suspendre quand c'est nécessaire ces raccourcis pour activer un autre régime de pensée, plus analytique et plus précis.

Intégrer les biais cognitifs dans les dispositifs de formation est sans doute une bonne idée, mais, à défaut d'un diplôme en psychologie sociale, la chose est moins aisée que d'optimiser ses techniques de recherche et de vérification sur le web. Wikipédia comporte une liste de deux cents biais. Une telle prolifération est impossible à maîtriser : il faut faire des choix. L'heuristique de confirmation qui biaise nos requêtes et nos évaluations est à l'évidence la plus problématique, aggravée qui plus est par les bulles de filtre de moteurs de recherche comme Google.

ATTIRER L'ATTENTION DES APPRENANTS SUR LA MANIÈRE DONT ILS REÇOIVENT L'INFORMATION

N'étant pas psychologues, les formateurs peuvent au mieux espérer faire ressentir aux étudiants le lien qu'il peut y avoir entre leur évaluation de la fiabilité d'un document et leurs idées morales ou politiques. C'est le contexte de l'expérience menée par deux chercheurs de l'université d'Indiana qui ont demandé dans un premier temps aux apprenants d'indiquer leur positionnement sur une question réputée clivante aux États-Unis, le changement climatique, puis d'évaluer en trois temps des documents qui leur étaient soumis¹¹. Dans un premier temps, seule une capture d'écran est disponible. Puis les étudiants peuvent se renseigner en ligne sur le site et ses auteurs. Enfin, ils peuvent discuter entre eux et avec les animateurs sur les critères d'évaluation qu'ils ont utilisés. Au terme de la séance, ils peuvent ainsi mesurer si leurs évaluations sont alignées ou pas avec leurs partis-pris et quelles informations leur auront permis de mieux évaluer chaque document. Dans ce type de formation, le rôle du formateur se borne à animer les débats, à relancer la réflexion collective sur des indices qui auraient été ignorés. Il ne s'agit pas de faire valoir une hiérarchie des médias ou des théories pro- ou anti-complotistes, comme on l'a vu parfois dans certains cours destinés à des lycéens¹². Le rôle des professionnels des bibliothèques n'est pas d'énoncer ce qui est vrai ou faux, mais d'instiller le doute et d'armer intellectuellement les étudiants non seulement contre la prolifération des fausses nouvelles, mais aussi contre les biais des médias dominants et contre leurs propres préjugés.

DAMIEN BELVÈZE

Responsable de la formation des usagers
Coordinateur pour la formation continue
des personnels

SCD de l'université Rennes 1
damien.belveze@univ-rennes1.fr

[1] D'après l'intitulé d'un des axes du référentiel de l'Association of College and Research Libraries, l'ACRL, « scholarship as conversation ».

[2] Termes empruntés au référentiel de l'ACRL.

[3] www.tineye.com

[4] <https://archive.org/>

[5] <http://exif.regex.info>

[6] L'exif, Exchangeable image file format, est une spécification de format de fichier pour les images utilisées par les appareils photographiques numériques.

[7] M. C. Sullivan, "Why librarians can't fight fake news," *Journal of Librarianship and Information Science*, vol. 51, no. 4, pp. 1146–1156, Dec. 2019, doi: 10.1177/0961000618764258.

[8] www.twitter.com/quiztime

[9] Rappelons qu'*open source* qualifie une recherche faite avec des outils disponibles gratuitement sur le web et non un logiciel qui respecte les libertés de son utilisateur. Dans ce dernier cas, on parle de logiciel libre.

[10] M. Caulfield, "Teaching Control-F to Build Resilient Information Networks," *Medium*, 27-Jan-2020 : <https://medium.com/@holden/teaching-control-f-to-build-resilient-information-networks-da441eba974e>

[11] J. S. Damico and A. Panos, "Civic media literacy as 21st century source work: Future social studies teachers examine web sources about climate change," *The Journal of Social Studies Research*, vol. 42, no. 4, pp. 345–359, Oct. 2018, doi: 10.1016/j.jssr.2017.10.001.

[12] S. Eustache, "Quand les médias réduisent les lycéens," *Le Monde diplomatique*, 1^{er} février 2020.